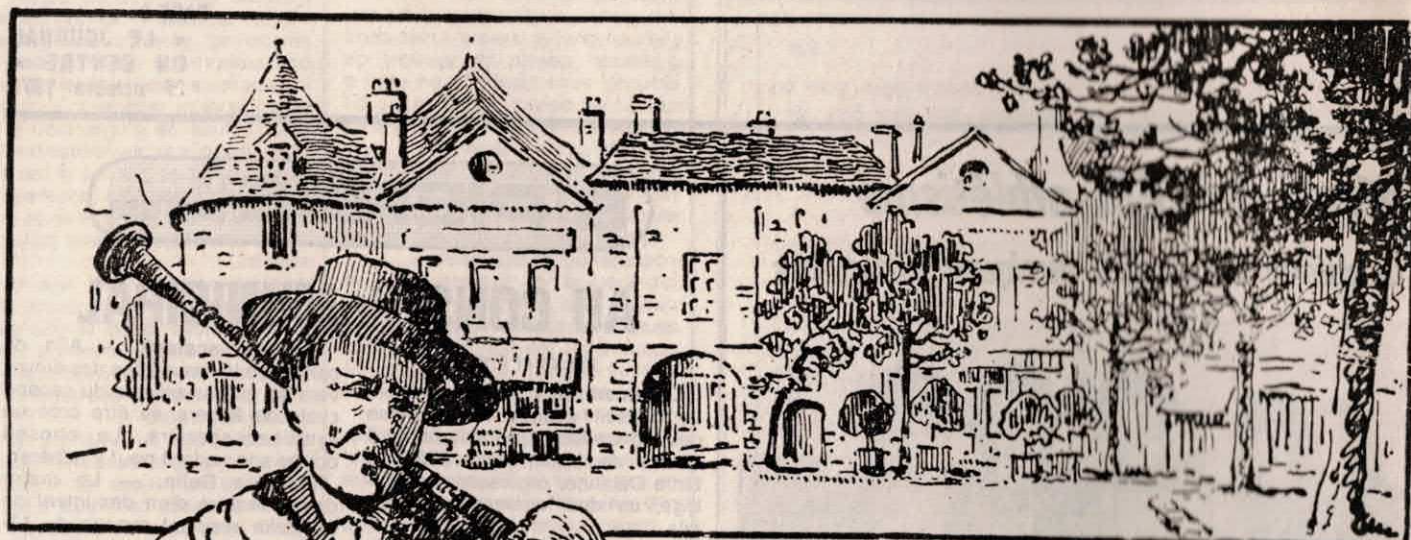




Nos confrères publient **LA PUISAYE (son terroir, son histoire)** par Dom Benigne Défarges

EN octobre 1972, octogénaire resté jeune, et d'esprit et de cœur, Joseph Pasquet nous quittait, au terme d'une vie particulièrement bien remplie. « Le Morvan était sa passion », comme le souligne Jean Séverin, qui, fidèle à une longue amitié fondée sur la communauté des sentiments, évoque ici la figure de celui qui, ayant porté l'Académie du Morvan sur les fonts baptismaux, la dirigea, et avec quel amour et quelle lucide vision de ses objectifs, durant les cinq premières années de son existence.

PAYS de Colette et de Marie Noël, qui ont chanté ses pâturages clos par des taillis de ronces, la Puisaye, comprise entre le Val de Loire et la vallée de l'Yonne, a retenu pendant dix ans l'attention fervente d'un bénédictin de La Pierre-qui-Vire, dom Benigne Défarges, l'un des deux lauréats, en 1974 du Prix littéraire du Morvan pour « Mon village sur Cure » dont l'édition est épuisée. Grâce aux « Presses monastiques », il nous donne aujourd'hui le fruit de son labeur d'érudit, passionné, mais d'un ferme jugement pour l'histoire, la géographie de la Puisaye, et pour la vie de ses habitants.

Il faudrait avoir le don d'omniscience pour analyser congrûment ce livre qui ressortit à plusieurs disciplines, allant de celles que je viens de citer à l'architecture et au folklore, en passant par la géologie, l'écologie et même l'hagiographie... Si Dom Benigne Défarges nous conduit sur les plateaux de la Puisaye, ou près des forêts et des étangs dont elle est riche, si, recourant aux archives, il nous rend témoins d'une vie quotidienne et rurale au XIX^e siècle, ou d'une récession démographique de cette époque à nos jours, s'il peut nous dire combien de conscripts, en ce temps, étaient « scolarisés » dans les cantons (dont celui de Toucy, patrie de Pierre Larousse qui y fut maître d'école de

1838 à 1840), bref, s'il va très loin dans le détail, il n'a garde d'omettre les faits d'ordre général, tels les liens étroits qui unissent la vie de la Puisaye à ses caractères physiques. Et de citer un texte d'une valeur capitale, écrit en 1910 par le géographe Goujon : « C'est la brume et l'argile qui ont donné à la Puisaye son vigoureux bocage, ses herbages et son élevage. C'est l'humidité et le manque de chaux qui ont restreint au blé et à l'avoine la culture des céréales. C'est la présence de la marne dans le sous-sol qui a permis d'accroître les pauvres récoltes d'autrefois. C'est l'inclémence du climat encore qui interdit la culture de la vigne et limite le choix entre les races de bestiaux. C'est l'abondance de l'argile et du fer qui a permis l'établissement des petites industries de l'ocre, des poteries et des ferreries.

Ayant étudié la constitution géologique du pays et cité les industries qui en dérivent, l'auteur aborde son domaine préféré : l'histoire. Il traite de la Puisaye dans la Gaule celtique, puis romanisée, du christianisme, des invasions de l'Auxerrois carolingien, de l'Auxerrois féodal, relate la guerre de Bourgogne, celle de Cent ans, la crise religieuse au XVI^e siècle. J'en passe. Chiffres, dates, noms de personnes et de lieux, mentions d'événements notables, précisions de toute nature, enrichissent ces pages qui nous mènent de la fin de la protohistoire à juin 1940. Savait-on que, le

Le MORVAN

OCTOBRE 1977

RÉDACTION : 14, rue Notre-Dame - 58 - CHATEAU-CHINON

Les textes proposés pour la page Morvan doivent être adressés, si possible, en deux exemplaires et avant le 10 du mois, à M. Marcel BARBOTTE, « La Commaille », 71400 Autun.

Les personnes désirant se procurer les bulletins déjà parus sont priées de s'adresser au directeur de la publication : M. Marcel Vigreux, à Ménessaire, 21430 Liernais.

Une association des auteurs de Bourgogne

Le 8 octobre s'est tenue à Dijon, à l'initiative de cinq écrivains bourguignons, l'assemblée constitutive de « l'Association des auteurs de Bourgogne » forte déjà d'une centaine d'adhérents, dont plus de soixante étaient présents. L'objet de ce groupement est « de réunir les auteurs de la région Bourgogne-Nivernais, provoquer des échanges et des rencontres, faciliter l'édition de nouveaux ouvrages, aider les auteurs à se faire connaître et à diffuser leurs œuvres ».

Les statuts ayant été préalablement discutés et approuvés dans leur forme définitive, un bureau a été constitué, que préside notre confrère Lucien Héraud, et dans lequel ont été appelés à siéger Roger Denux (vice-président) et Jean Séverin (conseiller technique).

M. Lucien Héraud souligna la nécessité d'une décentralisation de l'édition afin de réagir contre le mercantilisme, la concentration et l'absence de choix. Sans prendre le statut d'éditeur, l'association se propose de distinguer des ouvrages et de participer, en tout ou partie, aux frais d'édition des œuvres retenues. L'existence de l'Association, dont son président a affirmé avec force « qu'elle ne sera jamais dans les mains de qui que ce soit » apportera ainsi une contribution importante à la promotion culturelle de notre région.

Nous avons reçu...

La Revue des Deux Mondes, dont le secrétaire général, notre confrère Léon Bous-sard, que nous remercions vivement, a tenu à assurer à notre Académie le service de

Il y a cinq ans...

Joseph PASQUET

Joseph Pasquet était né le 20 mars 1888, place Notre-Dame, à Château-Chinon.

Son père dirigeait un important commerce d'alimentation. C'était l'époque lointaine où les Galvachers ramenaient de Bourgogne les convois de futaillies, où les apprentis et les célibataires mangeaient à la table du maître. Sa mère était l'abeille d'un foyer très uni, patriarcal, où fleurissaient les vertus d'antan, respect, autorité, amour pudique. On avait le culte de la famille, on forgeait des âmes fortes ; on vivait dans un temps immobile, avec l'éternité devant soi. Douze enfants devaient égarer la vieille maison de la place Notre-Dame.

Joseph Pasquet, l'aîné, fut marqué profondément par ses jeunes années. Il aimait à les revivre, et beaucoup de pages de « En Morvan » le ramènent au pays émerveillé des souvenirs. Mais il retira de cette enfance plus que des songes. La famille, le sol ont marqué profondément une personnalité qui s'épanouissait dans l'ordre et la tradition, maîtrisait une sensibilité et une imagination gauloises.

Jusqu'à la première, il fit ses études au collège Saint-Romain. Sa santé inspirait des craintes. Très jeune, il avait souffert d'une scoliose, qui exigeait des soins attentifs et des séjours à Berck. Il acheva ses études à l'école Saint-Michel à Paris. De retour en Morvan, l'adolescent cherchait sa voie. Durant deux ans, il représente la maison Pasquet à travers le Morvan ; il connut les chemins, les villages, les hommes ; il eut ce contact charnel avec « la terre des ancêtres » qui devait inspirer sa

œuvre. L'appartenance à la Chambre de Commerce de la Nièvre, qui le désigna souvent comme arbitre ou expert. Voilà de quoi meubler une vie d'homme. Mais notre ami avait d'autres cordes à son arc.

Le Morvan était sa passion. Il l'admirait dans sa littérature, son histoire, ses habitants. Il brûlait à la fois de ranimer le passé, et d'assurer les conditions d'un meilleur avenir. Il le faisait connaître et aimer. La dédicace du « Morvan » de son ami Constantin

d'un continent. Joseph Pasquet n'hésiterait que vingt-quatre heures entre deux devoirs. L'homme est tout entier dans cette décision. En a-t-il souffert ? Il parlait souvent du Canada avec émotion, sans nostalgie. Les vieux chênes taient leurs cicatrices.

De 1919 à 1963, d'abord avec l'aide de son frère Henri, il dirigera la maison de commerce dont il étendra l'influence. Elle passera des chevaux aux camions, mais l'esprit demeure le même. Quand on parle de Joseph Pasquet, on oublie parfois le rôle de maître d'œuvre qu'il tint durant 44 ans. Il avait une autorité naturelle qui imposait. Il avait la conscience, l'intégrité, un merveilleux respect de la clientèle, un dévouement de toutes les heures. Pendant la dernière guerre, où triomphait le B.O.F., il méprisait si fort la pourriture du marché noir qu'il s'interdit de distraire un livre de sucre ou de café. Pour le mariage de notre fille, en 1947, m'a dit Mme Pasquet, nous aurions souhaité du pain blanc. Joseph s'y refusa. Ses confrères, et notamment l'un de ses proches, M. Chiffert, ont évoqué sa loyauté exemplaire.

En 1963, l'âge, la fatigue pèsent aux épaules de Joseph Pasquet. Il vend sa maison de commerce et commence dans sa bibliothèque cette existence immobile en apparence, mais si remplie par les livres, les visites et la correspondance, qu'il devient la conscience du Morvan, un maître à penser et à vivre. Il signe du nom d'Argolet, dans Le Journal du Centre, des articles qui font mouche. Avec l'appui de François Mitterrand, il songe à un nouveau musée qui maintiendra le décor, le costume, les traditions du temps jadis, à une assemblée, l'Académie du Morvan, vouée à la défense et à l'illustration de sa terre natale.

Ces songes deviendront des œuvres, et la joie de ses dernières années. En 1967, il publie « En Morvan », couronné par le Prix litté-

s'éloigne... Et Michel, son fils, Saint-Cyrien, aspirant au 1^{er} Régiment de l'armée Leclerc, devait tomber le 11 septembre 1944 à Bussières-le-Belmont.

Ces épreuves auraient brisé un homme d'une autre trempe. Malgré les blessures et les deuils, il creusait toujours son sillon. Il vieillissait, mais menait sa vie aussi grand train, trouvant le temps d'engranger cette culture qui nous étonnait, et de lutter pour son Morvan.

Henri, son frère et collaborateur, mourut en 1950. Joseph Pasquet poursuivait sa tâche, avec l'aide de François, son fils.

En 1954, il publia « Le Haut Morvan et sa capitale Château-Chinon », une étude lucide et sensible, écrivait Maurice Genevoix dans une belle préface, un ilial acte de foi.

En 1963, l'âge, la fatigue pèsent aux épaules de Joseph Pasquet. Il vend sa maison de commerce et commence dans sa bibliothèque cette existence immobile en apparence, mais si remplie par les livres, les visites et la correspondance, qu'il devient la conscience du Morvan, un maître à penser et à vivre. Il signe du nom d'Argolet, dans Le Journal du Centre, des articles qui font mouche. Avec l'appui de François Mitterrand, il songe à un nouveau musée qui maintiendra le décor, le costume, les traditions du temps jadis, à une assemblée, l'Académie du Morvan, vouée à la défense et à l'illustration de sa terre natale.

Ces songes deviendront des œuvres, et la joie de ses dernières années.

En 1967, il publie « En Morvan », couronné par le Prix litté-

Ce voyage, préparé depuis l'assemblée générale de juillet 1976, s'est déroulé du 1^{er} au 10 septembre. Y ont participé MM. l'amiral de Bourgoin, président ; Cl. Régner, vice-président ; le docteur Olivier, chancelier ; M. Vigreux, directeur du Bulletin ; le docteur J. Petit, trésorier ; Mme J. Basdevant, représentant son mari ; les membres correspondants : Mmes Martellet, Heuillard, P. Bertrand, Mlle G. Picard, M. Cl. Pequignot ; s'y étaient joints plusieurs de leurs épouses et époux. Le groupe de quarante participants étant complété par des amis sympathisants de notre Académie, attirés par le programme particulièrement tentateur, organisé depuis Athènes par notre confrère et ami le professeur Claude Rolley, titulaire de la chaire d'archéologie à l'Université de Dijon, et membre de l'Ecole française d'Athènes.

Au petit matin du 1^{er} septembre, un autocar amène à Lyon, où attendent les amis de Paris, les participants venus du Morvan, mais le groupe est scindé en deux. Une partie gagne directement Athènes, où il arrive avec du retard, l'autre repasse par Orly. Tous les deux se retrouvent néanmoins dans le courant de l'après-midi à l'aéroport d'Athènes où les accueille Cl. Rolley. Première connaissance d'Athènes pendant le parcours de l'aéroport à l'hôtel. La soirée, prise par l'installation pendant laquelle les participants font plus amplement connaissance dans une ambiance très cordiale, se termine par le dîner.

Le vendredi commence l'enchantement. Cl. Rolley nous conduit et nous guide à l'Acropole ; c'est le matin, le temps est idéal. Nous découvrons avec émotion les Propylées, le temple d'Athéna Niké, le Parthéon inaccessible à nos pas, mais parfaitement présent dans toute sa beauté dorique, l'Erechthéon, tout cela commenté par Cl. Rolley dont les explications historiques, architecturales, artistiques nous permettent, en comprenant mieux, d'admirer davantage. La matinée se termine par la visite du musée de l'Acropole. C'est le premier, et nous en verrons beaucoup d'autres, mais c'est sans doute au cours de ces visites de musées que nous avons apprécié la chance d'avoir Cl. Rolley. L'essentiel, détaché, est placée dans son contexte historique, le détail est commenté dans son sens artistique. Quel plaisir incomparable ! et on se prend à penser à quel squelette serait réduite la visite de ces musées sans un tel guide. L'après-midi tout entier est consacré au Musée national. Quelle richesse ! On est subjugué. A tel point que, rentrant le soir après cette journée particulièrement dense, à l'heure des rafraîchissements, un confrère (des plus éminents) rêvant sans doute encore à la beauté d'un kouros, voulant galamment, pour une dame sa voisine de table, commander un « ouzo » (boisson anisée grecque), demande impérativement « un kouros pour madame » à la stupeur du serveur,

mais au grand amusement des convives.

Le lendemain, départ de bonne heure pour une journée en autocar. Après la traversée de la plaine de l'Attique enchassée dans les montagnes caillouteuses, nous visitons les sanctuaires proches de la mer Egée Amphiarion, puis Brauron, sanctuaire d'Artémis Brauronia, l'un des plus illustres centres de culte de l'Attique orientale et son très beau musée d'où l'on domine un magnifique panorama. Par le site de Marathon, dont le nom n'est plus qu'un souvenir dans un endroit assez désertique et marécageux loin du bord de mer qui s'est profondément avancé, nous gagnons le cap Sounion, « sublime promontoire » s'écriait le poète Jean Moréas, où se dressent les splendides colonnes doriques du temple de Poséidon, élevé au V^e siècle par Périclès.

Le jour suivant, dimanche, offre une matinée libre flâneries et achats dans les ruelles boutiqueuses de Plaka, visites des églises byzantines dont la très intéressante « Petite métropole ». L'après-midi nous prenons démocratiquement le métro en compagnie de Cl. Rolley qui nous fait visiter la Nécropole du Céramique, le Théséion, temple relativement bien conservé et nous emmène gravir à pied la colline au sud-ouest de l'Acropole où Philopappos a fait édifier son mausolée afin de pouvoir, pour l'éternité, regarder le Parthéon du fond de son tombeau. De là-haut, adossés à la mer du golfe de Salonique, nous pouvons tout à loisir contempler l'Acropole dans la lumière déclinante du jour. Pour tout commentaire citons J. de La Cretelle « Jamais je n'ai éprouvé, comme devant le marbre des Propylées ou les colonnes du Parthéon, le sentiment physique de la beauté du monde. Il y eut là, entre la matière et l'esprit de l'homme, un accord miraculeux ; et la révélation dure encore ».

Lundi 5 septembre, départ pour Delphes via la Béotie. Visite de Thèbes. Là nous remontons encore le temps : le pays du vieux Cadmus-Laius et Jocaste, la tragique légende d'Edipe et le Sphinx fabuleux Antigone. Et nous sommes tout près de Leuctres et de Platées. Livadhia sertie dans une gorge d'où coule une délicieuse cascade, nous accueille pour déjeuner sous des ombrages rafraîchissants. Puis nous voilà dans le « surnaturel » : Delphes, la « trimégiste ». Nous commençons par le musée, toujours avec Cl. Rolley. Quelques noms quand même : l'Aurige, l'Antinous, les Korai, le Sphinx des Naxiens... et tout le reste. Quels trésors ! Quelle richesse ! L'étape a lieu à Arachova, proche de Delphes, dans un hôtel qui a laissé à tous un excellent souvenir, dominant à 900 mètres un paysage montagneux et grandiose.

Le lendemain, c'est la matinée consacrée à la visite des sanctuaires de Delphes, ressuscités par l'Ecole française d'Athènes, le premier de tous les instituts scien-

tifiques étrangers en Grèce, fondée en 1846. Le téménos d'Apollon Pythien, la voie sacrée, les trésors dominés par celui « des Athéniens » monument dorique raffiné, le temple d'Apollon, siège de l'oracle, le théâtre, et au point culminant, le stade. Le ravin des Phaedriades avec la fontaine Castalie, la Tholos, le Téménos d'Athéna Pronaia. En repassant par Arachova, nous regagnons Athènes, après avoir visité le monastère byzantin d'Hosios Loukas.

Le mercredi est consacré à l'île d'Egine. Excellente promenade en mer par un temps idéal. Il est très boisée dominée par la magnifique temple dorique d'Aphra, superbe belvédère d'où l'on découvre la mer sur les deux versants.

Jeudi c'est, de bon matin, le départ pour le Péloponèse. L'isthme de Corinthe, percé d'un canal aux bords abrupts et profonds, Corinthe, le temple d'Apollon, l'Acrocorinthe. Puis L'Argolide ; là aussi nous remontons le temps. Némée, les grandes cités préhelléniques : Mycènes, son acropole avec la célèbre porte des Lionnes, le trésor d'Atrée, le tombeau d'Agamemnon, et l'on se prend à rêver : les Danaïdes, les Atrides, Homère, les grands tragiques grecs, Argos, Tyrinthe. En longeant les marais de Lerne, on arrive à Nauplie qui fait être la capitale de la Grèce à la libération de l'occupation turque en 1830.

Le lendemain est réservé à Epidaure : le sanctuaire d'Asclépios, le stade, le grandiose théâtre, et nous sommes à deux pas de Trézène. Retour à Athènes par le monastère de Daphni.

Notre séjour en Grèce se termine par un dîner, dans une très bonne taverne, offert par tout le groupe à Claude Rolley, qui a organisé un itinéraire de visites particulièrement bien conçu. Nous accompagnant partout, ne ménageant ni son temps ni sa peine, il nous a fait bénéficier avec précision et clarté de sa culture artistique et de sa science historique et archéologique. Grâce à lui, les représentants de l'Académie du Morvan, et il lui gardent une affectueuse reconnaissance.

Remercions aussi l'agence d'Athènes qui a rendu le voyage agréable : autocars toujours à l'heure, accompagnatrices distinguées et sympathiques, conducteurs prudents et habiles dont l'un, avec sang-froid, a évité dans un lacet de montagne un grave accident à une voiture française de Bretagne.

Très bon retour le samedi par une caravelle d'Air France qui dépose à Lyon tout le groupe en bon état. On se disperse à Lyon, Mâcon, Autun, et en fin d'après-midi, les amis du Haut-Morvan arrivent place Notre-Dame, à notre capitale morvandelle Château-Chinon.

Joseph PETIT.

N.B. — Dans une prochaine « page », Marcel Vigreux donnera, toujours dans l'optique de ce voyage, un article ethnique, géographique, agricole sur la terre grecque

lancé aussi dense que riche. Un sommaire du numéro de septembre vers une rive inconnue (Michel Jobert). Le président ou les partis ? (J.P. Solamon). Les cent jours de Mitterrand (A. Fabre-Luce). Sur l'histoire (Paul Valéry). Les idées de mars : Cadoudal-Benghien (Michel Poniatowski). Les gauches et la force de frappe (Jules Moch). Imaculée de Palenque (Léon Bousard). Des portraits et souvenirs d'Emile Roche, Benoist-Méchin, Pascal Arrighi, des aperçus sur la politique intérieure ou extérieure de J. Barbalou, M. Gabilly, F. Seydoux, des chroniques et essais, etc.

Vivre en Bourgogne (septembre 77) où nous relèverons une étude de Mme Pia-Lachapelle (Le Morvan change de visage), un entretien avec Mgr Le Bourgeois, évêque d'Autun (par Roger Brun, une évocation historique (La mort de Charles Le Téméraire et la conquête de la Bourgogne par Louis XI) de Yves Bonvalot et Jean Richard, les chroniques littéraires de Roger Denux et Roger Brun.

Le bulletin de la Société d'Histoire naturelle d'Autun, dont l'essentiel est consacré à une étude scientifique sur « les aedelliformes de l'Autunien », par D. Heyler. Egalement la chronique du Musée, notes, bibliographie.

Roger DENUX.

« La Puisaye, son terroir, son histoire », 132 pages, 4 cartes, une coupe géologique. La couverture porte un dessin : le donjon ruiné de Saint-Véran-les-Bois (œuvre de frère Noël Deney). Editions « Les Presses Monastiques », 89830 Saint-Léger-Vauban, Prix : 27 F. Expédition franco C.C.P. Paris 95 18 13 K

Genêts du Morvan

Genêts au nom si doux, vous embaumez mon âme
Et la soie de vos ailes enveloppe mon cœur
Aux coteaux rocailleux jaillit, par vous, la flamme
Qui réchauffe le gris d'un dimanche boudeur

D'un manteau somptueux vous couvrez la colline
Et vous enrichissez, frémissants papillons,
Au reflet du soleil, la profondeur ravine
Qui flambe de tout l'or de vos ailes tourbillons

Par vous, le Morvan noir offre un tapis de gloire
Au beau ciel nuancé, si clair, que nous aimons.
Vous êtes les héros de l'hymne de victoire
Annonçant le réveil du printemps et des monts.

Chacun va nous cueillir, débordantes brassées,
Et votre chant joyeux éclate en la maison.
Les tout petits enfants, dans la soirée lassée,
Vous brandissent encor, comme des papillons

Clairs genêts, ennemis de la mélancolie,
Vous sentez bon l'espoir, la vie et les chansons.
Et vous savez redire à l'adulte en laie,
Un refrain de gaieté, attiré par la raison.

Alberte J. MARTELLET.
(Cher Morvan,

un émouvant témoignage. Membre du Syndicat d'initiative de Château-Chinon, il patronnait avec Gautron du Coudray la fondation du premier musée de la ville. Il organisait en collaboration d'admirables fêtes régionales qui groupaient sur l'esplanade tout un peuple accompagnant les chants et les danses du vieux pays. Et les feux de Saint-Jean crépitaient sous les étoiles comme autant de signaux.

En même temps, il n'oubliait pas l'agriculture. Sur sa ferme de Grandchamp, à Dommartin, il fit avec succès l'élevage du mouton, du porc, du veau de la Saint-Martin. Il fut un précurseur pour les graines sélectionnées, les engrais et les fumures.

Il était aussi le chef très respecté, très aimé, d'une famille nombreuse. Il avait la pudeur des mots, mais la tendresse, l'affection imprégnait tous ses actes. Que n'a-t-il donné de lui-même à ceux qui le pleurent !

Survinrent en 1940, la guerre, le désastre, l'occupation. Ce furent, pour Joseph Pasquet, qui incarnait une certaine idée de la France, de sombres années. La libération elle-même ne lui donna point le repos. La haine lâche parfois ses chiens quand la peur

1911. Est-ce le mal du pays ? Ou les beaux yeux d'une jeune Morvandelle, Marthe ? Il revient à Château-Chinon et utilise son expérience, particulièrement en aviculture, sur la ferme de Volin.

1912. A nouveau le Canada l'appelle. Le voici professeur à l'école Sainte-Anne de la Pocatière, un professeur ardent, énergique, qui va rassembler des générations d'élèves autour de sa parole et de son exemple. Beaucoup lui écriront encore au soir de son âge. Le 13 février 1913, il est en France pour épouser Marthe Perraudin. Quand ils repartent, le ciel se couvre sur l'Europe. Etats, empires s'affrontent du regard et de la voix. Le destin est en marche, aiguissant ses couteaux.

1914. La guerre éclate. Aussitôt, Joseph Pasquet s'embarque, avec la volonté de s'engager. On le refuse, sa vue est fragile, la scoliose travaille son corps. Durant des mois, il poursuivra de vaines tentatives.

1915. C'est donc au Canada qu'il poursuivra son action pour la patrie déchirée. Il enseigne, multiplie les conférences à travers le pays, fonde avec un ami, Georges Bouchard, la première page agricole d'un grand quotidien du Québec.

Janvier 1919. Le voici en France pour les vacances d'hiver. Marthe l'accompagne, ainsi que trois enfants. Le petit Paul, hélas, repose en terre canadienne.

Un drame de conscience attend Joseph Pasquet à Château-Chinon. Son père, épuisé, lui demande de prendre la direction de sa maison de commerce.

D'un côté, le sol natal, la famille, la vieille maison dont il faut garder la flamme. De l'autre, les promesses d'une vie à la mesure

des vieux temps ; on payait en or trébuchant : l'hospitalité ouvrait les portes et les cœurs. Au pas de son cheval, Joseph Pasquet mêlait l'action et la contemplation. Il avait déjà le goût des livres ; il aimait l'histoire, toutes les œuvres fortes qui racontent l'aventure humaine. Il lui arrivait aussi, dans les montées, de marcher à côté de son cheval en égrenant son chapelet...

1908. Il sent le vent du large. Quel cheminement mystérieux oriente l'avenir de l'un des hommes les plus solidement ancrés en terre morvandelle ? Il suffit parfois d'une parole, d'une lecture, pour enflammer l'adolescence ! Ainsi, Joseph Pasquet avait-il été remué par la visite à Saint-Romain d'un prêtre canadien, qui célébrait les terres vierges et le Grand Nord. C'est décidé. Il sera trappeur, explorateur de solitudes. Et il s'éloigne, sac au dos, de Château-Chinon.

Commence l'aventure canadienne. Mais il ne fera point le commerce des fourrures, dans le Grand Nord. Le prêtre ami l'adresse au directeur de l'école d'agriculture de Sainte-Anne de la Pocatière, dépendant de l'université du Québec. Il y restera deux ans jusqu'au diplôme, avant de s'imposer une année supplémentaire de formation à l'école d'agriculture dépendant de la Trappe d'Oka.

1911. Est-ce le mal du pays ? Ou les beaux yeux d'une jeune Morvandelle, Marthe ? Il revient à Château-Chinon et utilise son expérience, particulièrement en aviculture, sur la ferme de Volin.

1912. A nouveau le Canada l'appelle. Le voici professeur à l'école Sainte-Anne de la Pocatière, un professeur ardent, énergique, qui va rassembler des générations d'élèves autour de sa parole et de son exemple. Beaucoup lui écriront encore au soir de son âge. Le 13 février 1913, il est en France pour épouser Marthe Perraudin. Quand ils repartent, le ciel se couvre sur l'Europe. Etats, empires s'affrontent du regard et de la voix. Le destin est en marche, aiguissant ses couteaux.

1914. La guerre éclate. Aussitôt, Joseph Pasquet s'embarque, avec la volonté de s'engager. On le refuse, sa vue est fragile, la scoliose travaille son corps. Durant des mois, il poursuivra de vaines tentatives.

1915. C'est donc au Canada qu'il poursuivra son action pour la patrie déchirée. Il enseigne, multiplie les conférences à travers le pays, fonde avec un ami, Georges Bouchard, la première page agricole d'un grand quotidien du Québec.

Janvier 1919. Le voici en France pour les vacances d'hiver. Marthe l'accompagne, ainsi que trois enfants. Le petit Paul, hélas, repose en terre canadienne.

Un drame de conscience attend Joseph Pasquet à Château-Chinon. Son père, épuisé, lui demande de prendre la direction de sa maison de commerce.

D'un côté, le sol natal, la famille, la vieille maison dont il faut garder la flamme. De l'autre, les promesses d'une vie à la mesure

des vieux temps ; on payait en or trébuchant : l'hospitalité ouvrait les portes et les cœurs. Au pas de son cheval, Joseph Pasquet mêlait l'action et la contemplation. Il avait déjà le goût des livres ; il aimait l'histoire, toutes les œuvres fortes qui racontent l'aventure humaine. Il lui arrivait aussi, dans les montées, de marcher à côté de son cheval en égrenant son chapelet...

1908. Il sent le vent du large. Quel cheminement mystérieux oriente l'avenir de l'un des hommes les plus solidement ancrés en terre morvandelle ? Il suffit parfois d'une parole, d'une lecture, pour enflammer l'adolescence ! Ainsi, Joseph Pasquet avait-il été remué par la visite à Saint-Romain d'un prêtre canadien, qui célébrait les terres vierges et le Grand Nord. C'est décidé. Il sera trappeur, explorateur de solitudes. Et il s'éloigne, sac au dos, de Château-Chinon.

Commence l'aventure canadienne. Mais il ne fera point le commerce des fourrures, dans le Grand Nord. Le prêtre ami l'adresse au directeur de l'école d'agriculture de Sainte-Anne de la Pocatière, dépendant de l'université du Québec. Il y restera deux ans jusqu'au diplôme, avant de s'imposer une année supplémentaire de formation à l'école d'agriculture dépendant de la Trappe d'Oka.

1911. Est-ce le mal du pays ? Ou les beaux yeux d'une jeune Morvandelle, Marthe ? Il revient à Château-Chinon et utilise son expérience, particulièrement en aviculture, sur la ferme de Volin.

1912. A nouveau le Canada l'appelle. Le voici professeur à l'école Sainte-Anne de la Pocatière, un professeur ardent, énergique, qui va rassembler des générations d'élèves autour de sa parole et de son exemple. Beaucoup lui écriront encore au soir de son âge. Le 13 février 1913, il est en France pour épouser Marthe Perraudin. Quand ils repartent, le ciel se couvre sur l'Europe. Etats, empires s'affrontent du regard et de la voix. Le destin est en marche, aiguissant ses couteaux.

1914. La guerre éclate. Aussitôt, Joseph Pasquet s'embarque, avec la volonté de s'engager. On le refuse, sa vue est fragile, la scoliose travaille son corps. Durant des mois, il poursuivra de vaines tentatives.

1915. C'est donc au Canada qu'il poursuivra son action pour la patrie déchirée. Il enseigne, multiplie les conférences à travers le pays, fonde avec un ami, Georges Bouchard, la première page agricole d'un grand quotidien du Québec.

Janvier 1919. Le voici en France pour les vacances d'hiver. Marthe l'accompagne, ainsi que trois enfants. Le petit Paul, hélas, repose en terre canadienne.

Un drame de conscience attend Joseph Pasquet à Château-Chinon. Son père, épuisé, lui demande de prendre la direction de sa maison de commerce.

D'un côté, le sol natal, la famille, la vieille maison dont il faut garder la flamme. De l'autre, les promesses d'une vie à la mesure

des vieux temps ; on payait en or trébuchant : l'hospitalité ouvrait les portes et les cœurs. Au pas de son cheval, Joseph Pasquet mêlait l'action et la contemplation. Il avait déjà le goût des livres ; il aimait l'histoire, toutes les œuvres fortes qui racontent l'aventure humaine. Il lui arrivait aussi, dans les montées, de marcher à côté de son cheval en égrenant son chapelet...

1908. Il sent le vent du large. Quel cheminement mystérieux oriente l'avenir de l'un des hommes les plus solidement ancrés en terre morvandelle ? Il suffit parfois d'une parole, d'une lecture, pour enflammer l'adolescence ! Ainsi, Joseph Pasquet avait-il été remué par la visite à Saint-Romain d'un prêtre canadien, qui célébrait les terres vierges et le Grand Nord. C'est décidé. Il sera trappeur, explorateur de solitudes. Et il s'éloigne, sac au dos, de Château-Chinon.

Commence l'aventure canadienne. Mais il ne fera point le commerce des fourrures, dans le Grand Nord. Le prêtre ami l'adresse au directeur de l'école d'agriculture de Sainte-Anne de la Pocatière, dépendant de l'université du Québec. Il y restera deux ans jusqu'au diplôme, avant de s'imposer une année supplémentaire de formation à l'école d'agriculture dépendant de la Trappe d'Oka.

licieux, « écrit au coin d'un bon feu de bois, dans la joie », est à la fois l'enfance retrouvée et le mémorial du vieux pays. Il ouvre les portes du Morvan, corps et âme. Il nous livre la voix, la culture, le sourire du vieux maître.

Soit sourire, cette mémoire étonnante des êtres et des événements, il sut les garder jusqu'au dernier jour. Pourtant, nous le sentions plus las à chaque visite. Son visage, déjà gravé, prenait la teinte du granit. En juin 1972, lors de l'assemblée de l'Académie, le chancelier perpétuel alla jusqu'au bout de ses forces avant de s'écrouler.

Transporté à Autun, il connut l'hôpital pendant huit semaines. Son état inquiétait, malgré les soins dévoués d'une équipe de médecins et d'infirmières. Mais le vieux chêne tenait encore à la vie par toutes les racines.

Au mois d'août, il retrouva sa maison, ses livres. C'étaient les derniers feux du couchant, près de Marthe, l'épouse au grand cœur.

Le 12 octobre 1972, il s'éteignit doucement après une nuit paisible. Voilà cinq ans, Joseph PASQUET entrait dans sa légende...

Jean SEVERIN.

Fin d'automne

Il pleut ! Il pleut sur la ville,
La crue enfle le Beuvron rageur.
Le jour, morose et tranquille,
Se traîne, noyé sous les pleurs
Des nuages sombres qui défilent,
Tout en tristesse et en langueur.

Le vent désordonné apporte
Et balaie vite, tout à tour,
Des paquets de feuilles mortes
Qui s'éparpillent dans la cour.

Les arbres du jardin gémissent
Sous les rudes coups de fouet
De la bise qui se glisse
Dans leurs branches dénudées.
Les grands déhlias frémissent
Et courbent leurs têtes fanées.

Les chrysanthèmes se redressent,
Couronnés de pourpre et d'or.
Un dernier escargot se presse
Sur la dépouille d'un fraisier mort.

Le parc désert a pris le deuil
D'une saison qui s'éteint en douceur.
Quelques moineaux, un sauvage écureuil
Parcourent les allées sans couleur,
Cherchant sous le tapis de feuilles
Insectes attardés, noisettes sans saveur.

Un bel automne se meurt,
A la fois triste et superbe,
Plein de désastres et de splendeurs,
Avec la pluie pour unique gerbe.

Muguette PAUTRAT.